

## Hélène Sigaud

### Le symptôme et ses interprétations \*

Ce titre pourrait d'abord faire penser que le symptôme est l'affaire de l'analysant et que l'interprétation est l'affaire de l'analyste. Ce n'est pas tout à fait si tranché. L'analyse ne commencera que lorsque le symptôme sera devenu symptôme analytique, et pour cela le désir de l'analyste doit être engagé dès le départ. De la même façon, l'interprétation ne fera interprétation que si l'analysant s'en saisit. Autrement dit, il n'y a que l'analysant qui pourra, dans l'après-coup, confirmer que cela aura fait interprétation pour lui. Comme on parle de symptôme analytique, on peut parler d'interprétation analytique. L'interprétation analytique concerne l'inconscient et interpréter l'inconscient n'est possible que dans une relation de transfert engagé.

Depuis Freud, la névrose ordinaire doit se transformer en névrose de transfert, condition pour que la cure ait lieu. Le sujet qui se présente devant un analyste vient avec une plainte. Quelque chose ne va pas. C'est d'ailleurs plus ou moins précis, il ne dit pas : « Mon symptôme est le suivant. » Il parle. Souvent les signifiants utilisés dès la première séance ne sont pas anodins. C'est la responsabilité de l'analyste d'*interpréter*, et cela sans tarder. Il le fera à partir d'une conviction issue de sa propre expérience, conviction de l'efficacité de l'opération analytique. Le transfert est condition de l'interprétation et l'interprétation fonde le transfert. Il s'agit moins d'une contradiction que de la nécessité de mettre l'interprétation au centre de l'analyse. Autrement dit, l'interprétation peut s'avérer indispensable pour la production du transfert et son maintien. Il est indispensable d'explorer le symptôme avant même sa constitution.

Une psychanalyste racontait son premier rendez-vous avec Lacan. Elle était arrivée avec un parapluie. Lacan s'est précipité vers elle en lui disant d'emblée : « Je vais vous débarrasser de ça. » Y avait-il déjà du symptôme avec ce parapluie ? Et n'était-ce pas déjà une sorte d'interprétation que tentait Lacan ? Je ne sais pas. Vraisemblablement, il ne s'agissait pas tant

pour Lacan de décoder quelque chose que de faire une intervention dans le réel avec l'inventivité et l'audace qui étaient les siennes.

Lacan nous a appris qu'avec de *l'offre on pouvait provoquer de la demande*. L'entrée en analyse ne va pas de soi. Le but est que l'analysant puisse entendre ce qu'il est en train de dire en y supposant qu'il y va de sa vérité inconsciente. « Là où je provoque des effets de l'inconscient, il peut y avoir un appel au déchiffrement. » Lacan a su produire des symptômes en relançant la demande analytique.

L'interprétation analytique n'est pas timide. « C'est pourquoi Lacan est allé jusqu'à poser l'interprétation analytique comme intrusive, soit celle qui consiste à reproduire chez le sujet l'opération qui a forgé le désir comme indestructible par l'intrusion du signifiant dans le corps. L'interprétation fait une intrusion de séparation <sup>1</sup>. »

J'ai lu dans *Les Entretiens préliminaires à une psychanalyse* <sup>2</sup> qu'en 1975, Lacan s'adresse à l'assistance de psychanalystes devant lesquels il vient de parler et leur pose la question suivante, concernant justement l'entrée dans l'analyse : « Qui choisit ? L'analysant ou l'analyste ? » La réponse fut quasi unanime, « c'est l'analysant ». Non, rétorqua Lacan, c'est l'analyste. Cette réponse nous donne à entendre que le désir de l'analyste est partie prenante dès les entretiens préliminaires pour que le symptôme puisse devenir symptôme analytique.

Vous le savez, les mots de la psychanalyse n'ont pas exactement le même sens que dans notre langue courante. Dans la langue courante, le symptôme correspond au symptôme médical : pour la médecine, le symptôme est un *signe* qui témoigne d'un désordre. Il faut, après éventuel diagnostic, s'en débarrasser. Il est *sans* équivoque.

En psychanalyse, le symptôme qu'on va appeler symptôme analytique est autre chose. Il est fondé sur *une équivoque*. Mais bien sûr cette équivocité n'est pas repérable d'emblée par le sujet. Cela ne sera repérable qu'au fur et à mesure de l'analyse et surtout à la fin de celle-ci. Et, s'il y a demande, ce n'est pas d'emblée demande d'interprétation du symptôme, puisque, le symptôme, on s'en plaint mais on y tient. Il va donc s'agir pour l'analyste de la créer, *cette demande* : une demande orientée vers l'élucidation d'un symptôme.

Les entretiens préliminaires vont donc servir à ce travail de mise en place de la possibilité ou non de la cure, et à établir s'il peut y avoir symptôme analytique, c'est-à-dire si le sujet peut se prêter à l'association libre. Mais cela ne suffit pas. Il s'agit de faire apercevoir au sujet son implication

dans ce dont il se plaint. Le symptôme ne sera analysable que lorsque la *supposition de la cause* sera posée.

Freud a comparé la cure à une partie d'échecs. Une analyse a un commencement, une certaine durée, puis une fin. Les moments cruciaux de la cure, comme pour la partie d'échecs, seront le début et la fin. Et, fait étrange et inimaginable au début, « Cela commence à la fin », pour reprendre le titre d'un texte de Nicolas Bendrihen, parce que c'est à la fin que tout s'éclaire, notamment quant au symptôme. L'analyste qui a pu pousser son analyse jusqu'à la fin acquiert un nouveau savoir, en particulier sur le symptôme et la complexité de celui-ci.

Le désir de l'analyste, tel que Lacan l'a théorisé et tel qu'on peut l'éprouver dans l'expérience de la fin de cure, est un *désir de différence absolue*. Cette différence absolue signifie que chaque sujet, dans la structure psychique qui est la sienne, peut se définir par *son symptôme*, qui le caractérise, puisque d'une certaine façon le symptôme est nécessaire et n'a pas qu'un aspect négatif : il est partie prenante de ce qui fait tenir le sujet. C'est pour cela qu'on le respecte, nous, psychanalystes.

### Qu'est-ce qu'un symptôme analytique ?

Le symptôme est l'expression d'un conflit inconscient. Il est le retour d'une satisfaction sexuelle refoulée et la formation d'un compromis. Pour Freud, le symptôme a d'abord été signe d'un sens : c'est la vérité d'un désir refoulé, qu'il convient de libérer. Le symptôme est le messager de cette vérité.

Mais déjà Freud a découvert un autre aspect du symptôme qui résiste à l'interprétation, l'existence dans le symptôme d'un noyau irréductible, auquel le sujet tient par-dessus tout. Et cette partie est non symbolisable. Déjà chez Freud le symptôme est un pâtir qui satisfait et/ou une jouissance qui s'ignore.

Pour Lacan, le symptôme vient du réel. Il est le réel. C'est ce que les gens ont de plus réel. Ou encore c'est l'effet du symbolique sur le réel puisque nous sommes des parlêtres.

On voit se dessiner la bipolarité du symptôme :

– *le symptôme métaphore*. Une face qui contient une fiction, un message à déchiffrer. Une face du côté du sens qui se construira au fur et à mesure de la traversée du fantasme ;

– *le symptôme de la lettre*. Une face, noyau de réel, qui résiste au sens, qui est du côté du réel, pure jouissance. *Cette partie ne demande rien*. C'est une jouissance qui caractérise le sujet et dont la vérité résiste au

savoir. Donc on peut dire que le symptôme condense le signifiant et la jouissance.

Le symptôme est là pour être interprété mais *pas tout le symptôme*. Une partie du symptôme est du réel non interprétable.

Par ailleurs, on n'entre pas en analyse par le symptôme. On y entre grâce au transfert et il s'agit de raccorder le symptôme au transfert. Il faut un connecteur entre le symptôme et le transfert puisque le symptôme dans son versant réel, pure jouissance, ne demande rien.

Alors l'analyste attend l'hystérisation comme possibilité d'entrée dans le processus analytique, c'est-à-dire que l'analysant puisse rendre son symptôme analysable. Ce symptôme analytique est le produit de la névrose de transfert. Il entretient l'idée d'un Autre consistant. Donc, pour entrer en analyse, il faut en passer par *la demande*. Le sujet vient en analyse pour « savoir ce qu'il demande <sup>3</sup> ».

Ensuite, nous dit Lacan dans son texte « Intervention sur le transfert », il s'agit d'opérer des renversements dialectiques. Puis d'interpréter le transfert, ce qui signifie pour Lacan : « Rien d'autre que de remplir par un leurre le vide de ce point mort (quand il y a stagnation de la dialectique analytique). Mais ce leurre est utile car même trompeur il relance le procès <sup>4</sup>. »

### Qu'est-ce qu'une interprétation analytique ?

Dans la représentation courante de la psychanalyse, l'analyste est silencieux, totalement silencieux ou presque. Il doit se taire. S'ils ne doivent pas parler d'eux, Lacan souhaitait tout de même que les analystes l'ouvrent ! (On entend le double sens de ce verbe : ouvrir sa bouche et ouvrir l'inconscient de l'analysant.) Il ne peut rien dire qui ne soit de l'analysant, mais il lui faut bien intervenir pour faire en sorte que l'analyse se fasse. Cela ne pourra pas se faire sans lui. L'analyste *croit* que celui qui parle dit toujours quelque chose de sa vérité, toujours plus qu'il ne le croit. Ce n'est pas à ce qui est dit que l'analyste croit, mais au fait qu'une vérité cherche à se dire et précisément dans les achoppements de la parole.

L'analysant, lui, est souvent à l'affût de l'interprétation. Il est celui qui parle, qui apporte les signifiants qui sont les siens, et c'est lui le premier qui interprète. Nicole Bousseyroux nous a rappelé qu'en fait c'est même le second, puisque le premier grand interprète, c'est l'inconscient, ce travailleur infatigable, celui qui sans cesse travaille au chiffage.

Le transfert, même *a minima*, est déjà là dès la première séance. L'interprétation correcte, selon Lacan, est celle qui va « permettre d'en

lâcher un bout », c'est-à-dire d'en dire plus que ce que l'analysant avait prévu de dire. Et l'interprétation juste, c'est celle qui intervient « juste à temps » et celle « qui éteint le symptôme <sup>5</sup> ». Puisqu'il y a dans le symptôme une *jouissance opaque*, il n'y a pas d'autre moyen que de le faire passer par la chaîne signifiante.

D'une façon générale, pour que l'interprétation analytique ait une portée, il lui faut être équivoque ou encore poétique. Cette équivocité permet à l'analysant de renoncer à l'univocité du sens, à chercher ailleurs que dans ce qu'il croyait, et, en accueillant la *surprise*, il peut ainsi déchiffrer un autre texte sous le texte apparent.

L'interprétation analytique n'est pas faite pour être comprise. Elle est faite pour produire des vagues. Il faut qu'elle produise des effets.

L'analyste, celui à qui revient de devoir interpréter, ne pourra le faire qu'en fonction de la *finalité* qu'il donne à la cure analytique. Laquelle finalité serait d'accomplir une séparation d'avec les signifiants de l'Autre et de changer les *rapports du sujet au réel*. Un réel sur lequel il pourra prendre appui dans l'existence. Et pour accéder au réel, il faut que les *semblants vacillent*. Il faut que l'imaginaire perde un peu de sa force. Il s'agit de cibler la jouissance.

L'analyste est censé savoir que tout ne pourra s'interpréter : il y aura toujours un reste qui résistera à l'interprétation et qui relève de ce que Lacan appelle le réel. De ce fait, l'interprétation qui encourage le déchiffrement, à part au début peut-être, et dans un premier temps de l'analyse, doit être limitée, car donner du sens, et du sens et encore du sens risque d'entretenir quelque chose et non de permettre à l'analysant de terminer sa cure.

Le savoir qui doit être inventé singulièrement dans chaque analyse est celui qui touche à ce réel qu'est pour l'être parlant le non-rapport sexuel. Comme, ce savoir, on l'acquiert surtout à partir de sa propre expérience analytique, pour illustrer mon propos sur l'interprétation, sur les interprétations, j'ai choisi de vous présenter une vignette clinique qui n'est autre que la mienne.

J'ai choisi trois moments de mon trajet en psychanalyse, l'un à l'entrée, l'autre au milieu et enfin un troisième temps qui m'a permis d'amorcer la fin. Trois moments cruciaux de ma cure. Trois interventions de l'analyste de natures très différentes, qui ont, selon moi, fait « interprétation ».

En effet, les pratiques de l'interprétation sont multiples et ne sont pas les mêmes au début ou à la fin. Celle possible au début ne ressemble pas à celles qui interviennent dans le temps pour comprendre. Et peut-être que certaines sont les bienvenues dans le moment de conclure.

Donc je me présente à ma *première séance* avec la demande de « vouloir devenir analyste », tout en sachant que cette demande a mauvaise presse auprès des analystes. Je m'étais déjà fait éconduire par une praticienne, dont je ne suis pas sûre aujourd'hui qu'elle était vraiment analyste. Ma demande n'est pas étrangère à mon symptôme, mais je ne le sais pas encore à l'époque, et je découvrirai plus tard qu'il en va aussi de mon fantasme. Je m'attends à une objection de l'analyste, mais il me dit seulement : « Parlez-moi de votre père. » Je ne m'y attendais pas et rétrospectivement cela a pu *faire interprétation*, d'autant que ce sont quasiment les seuls mots qu'il a prononcés pendant toute la séance. Ainsi ont démarré des entretiens préliminaires puis une première tranche d'analyse.

Ce n'était pas une intervention originale mais elle a porté ses fruits par la surprise qu'elle a créée chez le sujet que je suis et par le fait que je me suis mise à parler autrement dans le transfert. Je précise que celui-ci, le transfert, était préinstallé du fait de mon « amour », même naïf, pour la psychanalyse, et également de ce qui m'avait été déjà dit de cet analyste-là. Par quelqu'un en qui j'avais grande confiance. Par ailleurs, il y avait aussi certains signifiants autour de cet analyste qui me convenaient.

Avec cet analyste, j'ai pu faire la différence avec la première praticienne consultée, qui avait noté tout ce que je disais avant de m'expliquer en long, en large et en travers pourquoi elle refusait de s'engager avec moi. Sans que rien m'ait fait vaciller. Donc, rétrospectivement, je range cette intervention de l'analyste du côté de l'interprétation du fait qu'elle a eu des effets sur moi.

*Le deuxième temps* se situe une dizaine d'années plus tard. Je me présente à nouveau dans le cabinet d'un autre analyste. Bien sûr je suis un peu moins naïve et j'ai cette fois-ci une certaine expérience de l'inconscient. La première tranche avait eu des effets thérapeutiques sur moi et m'avait révélé un certain nombre de choses, mais je savais que je n'en avais pas terminé. Ma demande exprimée cette fois-ci est de réussir à terminer mon analyse.

La veille de mon rendez-vous, je fais *un rêve* dans lequel j'ai rendez-vous avec l'analyste en question. Dans ce rêve, l'analyste se déplace. Ce n'est pas moi qui viens à son cabinet mais lui qui vient me retrouver dans le village natal de mes parents dans lequel on peut entendre : « ses mots ». Je vous fais grâce de tous les éléments du rêve, mais dans l'après-coup j'ai vu dans ce rêve une demande d'interprétation de ma part à l'analyste, après avoir eu un premier analyste très silencieux. Il fallait que celui-ci s'engage, qu'il fasse sa part du boulot. Qu'il parle, qu'il interprète. Cet analyste me dit à propos de ce rêve quelque chose comme : « Il y a tout ce qu'il faut dans

ce rêve pour qu'on puisse commencer. » Je ne sais pas sur le moment ce qu'il veut dire, mais cela consolide mon transfert au sujet supposé savoir et m'encourage à continuer. Cet analyste n'avait pas le même style que le premier. En particulier, il intervenait souvent. Pratiquement toutes les séances seront ponctuées d'un mot ou d'une phrase.

Ses interventions n'ajoutent jamais de surcroît de sens mais soutiennent toujours mon dire et me permettent d'être « connectée » à mon inconscient, de maintenir le travail analytique. Cette fois-ci c'est une interprétation du côté de la validation de la formation de l'inconscient qui est dans le rêve que j'apporte. J'interprète qu'il y a une demande dans mon rêve et que l'analyste m'encourage à en dire la cause. En fait, il ne répond pas à la demande mais il fait ce que je pense être une interprétation.

Vient le *troisième temps*, deux ans avant la fin. Cette fois-ci, une intervention de l'analyste est pour moi une *interprétation*. Il me dit ceci à la fin d'une séance : « Ce qui est énigmatique, c'est votre rapport à la psychanalyse. » Or, je n'avais jamais vu ni imaginé qu'il puisse y avoir une quelconque énigme à cet endroit. Cette interprétation a ouvert chez moi quelque chose qui a eu des effets en cascade, tant dans mes séances d'analyse que dans le cours de ma vie et dans mon implication quant à la psychanalyse et dans l'École. Je ne peux pas en dire plus ici, mais ce dont je suis sûre aujourd'hui, c'est que cette interprétation touchait quelque chose du réel de mon symptôme.


Pour conclure, reprenons la phrase de Lacan : « Le symptôme est soutenu par une structure qui est identique à la structure du langage <sup>6</sup> », et il peut être déchiffré comme une adaptation inconsciente au fantasme que le sujet s'est construit.







Mais le symptôme a *une place à part* dans la série des formations de l'inconscient. Contrairement au lapsus, à l'acte manqué, etc., qui traduisent une irruption brève du désir inconscient, le symptôme s'inscrit dans la durée et ce qui est déterminant, c'est sa *répétition*. Un sujet qui est en retard à sa séance : on peut penser qu'il s'agit d'un acte manqué et l'analysant peut en dire quelque chose. Un sujet qui est en retard à toutes ses séances, c'est un « retardataire ». C'est plus difficile pour lui d'en dire quelque chose car c'est son symptôme et il y va même de son identité. C'est une formation de l'inconscient mais de nature différente.

Le symptôme ainsi pensé est la marque du sujet. Il est une composante essentielle du sujet qui peut à la fin d'une analyse se dire : « Je suis comme ça et puis c'est tout. »

*Mots-clés : symptôme, interprétation, entretiens préliminaires, demande.*

---

\*  Conférence prononcée le 27 janvier 2019 à la faculté de médecine de Montpellier, dans le cadre du cycle « La psychanalyse, encore » organisé par Dominique Touchon Fingermann, Geneviève Lacombe et Lina Puig.

1.  L. Izcovich, « Le désir de l'analyste et la différence absolue », *Champ lacanien*, n° 16, *Les Paradoxes du désir*, Paris, 2015.
2.  J.-R. Freymann (sous la dir. de), *Les Entretiens préliminaires à une psychanalyse*, Paris, Érès, coll. « Arcanes », 2016.
3.  J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 15 février 1967.
4.  J. Lacan, « Intervention sur le transfert », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 225.
5.  J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 19 avril 1977.
6.  J. Lacan, « La psychanalyse et son enseignement », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 444.